



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

La nuance cerise se maintient pour les chapeaux en moire. Les ruches de blonde que l'on met en dedans des capotes de cette couleur leur donnent un reflet très-doux et très-favorable à la physionomie.

— Une couleur moins avantageuse, mais dont on voit plusieurs chapeaux depuis quelques jours, est pensée ou violet; elle n'est vraiment supportable que pour les très-jolies figures, et adoucie par des demi-voiles en blonde.

— On voit des capotes d'une jolie forme, ayant les deux pointes de la passe venant se joindre sous le menton, et le bord de la passe un peu recourbé en dehors vers le milieu.

— Une capote de cette forme, en crêpe cerise, ayant un nœud de ruban de gaze cerise glacé en blanc, était charmante. Un second nœud

placé au-dessus de la tête, et très en arrière, avait des bouts qui tombaient jusque sur la nuque.

— Cette dernière manière de placer les nœuds est très à la mode.

— Un charmant chapeau en crêpe blanc, bordé d'un ornement en paille tressée à jour et formant écailles, avait un plume paille pour ornement, et des rubans en gaze blanche à petites mouches brochées en soie paille.

— Les chapeaux en paille à jour diminuent sensiblement; on ne voit plus guère que ceux qui doivent économiquement être *achevés*.

— Les petits bonnets-ruches, entrecoupés de rubans, sont très-nombreux. Ce n'est plus un seul ruban de gaze que l'on plisse entre les deux ruches, mais une troisième rangée de tulle plus étroit que les autres, et au bord duquel on met un très-petit ruban de gaze. Il y a plus de légèreté dans ce genre de garniture que dans les rubans plissés en entier.

— On porte de jolies mitaines d'une espèce de tricot à côtes et à jour, qui siéent parfaitement à la main; elles sont en soie noire ou brun foncé. Sur le bord est façonné un petit ornement à jour.

— Des mitaines en peau de Suède, brodées en soie noire et entourées d'un liséré noir, sont de bon goût et parfaites pour la conservation des mains, à cause de la propriété de la peau de Suède.

— Une jolie fantaisie, qui se porte beaucoup en négligé, est un velours noir, formant collier autour du cou, et dont les bouts sont croisés sous un coulant ou plaque de jais. Ces bouts descendent jusqu'au milieu du corsage où ils se fixent sous une seconde plaque de jais formant épingle. Tout cela, monté sans or, compose un ornement de la plus gracieuse simplicité, qui peut se porter même avec les peignoirs du matin. On comprend trop l'avantage de ce caprice, qui satisfait la coquetterie sans afficher la prétention, pour douter que beaucoup de femmes ne l'adoptent; aussi croyons-nous devoir annoncer que ce joli article se trouve chez M. BOURGUIGNON, *passage de l'Opéra*. Des petits bracelets en velours noir, très-étroits, fermés par une attache de jais, et des boucles d'oreilles en jais, complètent agréablement cette petite parure.

— M^{me} Payen (*rue Montmartre, n°*), dont la maison est si avantageusement connue pour tout ce qui constitue les objets de lingerie, et qui jusqu'ici se bornait aux envois à l'étranger et aux fournitures *en grand*, vient d'ajouter le *détail* à ces nombreux articles, qui maintenant se trouvent dans ses magasins avec tous les avantages d'un choix im-



mense et d'une supériorité incontestable. Tout ce qui concerne les trousseaux, layettes, objets de fantaisie, nouveautés en formes comme en tissus et broderies, y seront offerts avec toute la recherche qui a toujours distingué cet ancien établissement.

COURS DE COIFFURES, de M. CROISAT, Professeur.

DISTRIBUTION DES PRIX, LE 20 AOUT 1832.

1 ^{re} Division.		2 ^{me} Division.	
M. Serane.....	1 ^{er} Prix.	M. Paulet.....	1 ^{er} Prix.
M. Julien Letocart.....	2 ^{me} id.	M. Joseph Schaltenbrand	Accessit.
M. Lacroix.....	Accessit.	DESSIN.	
M. César.....	id.	M Julien Letocart, unanimité des suffrages.	

Cette institution due au talent de M. Croisat, promet d'heureux résultats, car les artistes qui composaient le jury, ont témoigné la plus grande satisfaction de la manière dont les élèves ont exécuté toutes leurs coiffures; M. Croisat a aussi reçu les marques de bienveillance les plus flatteuses. MM. Guillaume, Hippolyte, Alleni, Édouard, Narcisse et Nardin, composant le jury, ont eu à décider lequel des élèves avait le mieux dessiné une tête d'après un modèle fait par le professeur; ensuite M. Croisat a fait apercevoir tous les avantages de son mode d'enseignement. Passant ensuite sur la nécessité d'étudier son art, il s'est exprimé en ces termes :

« Le premier besoin qu'on éprouve dans une profession quelconque, c'est la connaissance de règles qui servent de bases dans l'exécution des travaux; mais les règles ne s'établissent que très-lentement, par la raison qu'elles sont toujours le fruit de longues observations; plusieurs branches d'industrie sont restées dans l'enfance, et ne jouissent pas de la considération que le monde accorde à certains états.

» Riche de l'expérience de plusieurs de mes devanciers, encouragé par une partie de mes confrères, j'ai essayé de remplir le vide qui existait dans les arts par l'absence de principes dans la coiffure, ce n'est cependant pas que nous ayons été privés d'hommes à talent, car il y en a eu, il y en a même un grand nombre qui se sont distingués par la grâce et l'élégance de leur travail, mais je veux dire que les élèves ne pouvant s'expliquer pourquoi une coiffure produit plutôt un effet qu'un autre, ne voyant dans notre art que le travail des mains, ils s'appliquaient simplement à la partie pratique, et il n'y avait absolument que les hommes d'un goût exquis, ceux que la nature avait doués d'un tact extraordinaire, qui s'élançaient de l'ornière de la routine, d'où chacun demande à sortir, etc. »

Beethoven.

Beethoven s'était retiré à Baden, où il vivait tristement isolé, d'une petite pension qui suffisait à peine à ses besoins. Son seul plaisir était de s'égarer dans une belle forêt qui avoisine la ville, et seul, livré à son génie, de composer ses sublimes symphonies, de laisser son ame trop belle pour les hommes qui ne la comprenaient pas, parler aux anges et s'élever au ciel en accens harmonieux.

Mais au moment où il y pensait le moins, une lettre le ramena malgré lui sur la terre où l'attendaient de nouveaux chagrins.

Un neveu, dont il avait pris soin et auquel il s'était attaché pour le bien même qu'il lui avait fait, lui écrivait que, impliqué à Vienne dans une fâcheuse affaire, la présence seule de son oncle pourrait l'en tirer.

Beethoven partit, et, pour ménager l'argent, fit une partie de la route à pied. Un soir, il s'arrêta devant une mauvaise petite maison, et demanda l'hospitalité. Il avait encore plusieurs lieues à faire pour arriver à Vienne, et ses forces ne lui permettaient pas de continuer la route ce soir.

On l'accueillit. Il prit part au souper, et ensuite il se mit au coin du feu, sur le siège du chef de la famille.

Quand la table fut enlevée, le maître ouvrit un vieux clavecin, et ses trois fils prirent chacun leur instrument attaché à la muraille. La mère et sa fille étaient occupées à quelques soins du ménage.

Le père donna l'accord, et tous quatre commencèrent avec cet ensemble, ce génie inné pour la musique que les Allemands seuls possèdent. Il paraît que ce qu'ils jouaient les intéressait vivement, car ils s'y abandonnaient corps et ame, et les deux femmes quittèrent leur ouvrage pour écouter; et sur leurs figures naïves on voyait une douce émotion, on comprenait que leur cœur était serré.

C'était toute la part que Beethoven pouvait prendre à ce qui se passait; car il ne pouvait entendre une seule note, seulement à la précision des mouvemens des exécutans, à l'animation de leur physionomie,

qui faisait voir qu'ils sentaient vivement, il songeait à la supériorité de ces hommes sur les musiciens italiens, machines musicales bien organisées.

Quand ils eurent fini, ils se serrèrent la main avec effusion comme pour se communiquer l'impression de bonheur qu'ils avaient ressentie, et la jeune fille se jeta dans les bras de sa mère.

Puis ils semblèrent se consulter, et reprirent les instrumens; ils commencèrent; cette fois leur exaltation était au comble, leurs regards étaient humides et brillans.

« Mes amis, dit Beethoven, je suis bien malheureux de ne pouvoir prendre part au plaisir que vous éprouvez, car moi aussi j'aime la musique; mais vous vous en êtes aperçus, je suis sourd au point de n'entendre aucun son.

» Permettez-moi de lire cette musique qui vous cause une si vive émotion. »

Il prit le cahier, et ses yeux s'obscurcirent, sa respiration s'arrêta, puis il se mit à pleurer, et laissa tomber le cahier.

Car ce que jouaient les paysans, ce qui les enthousiasmait, c'était l'*Allegretto de la Symphonie en la* de Beethoven.

Toute la famille se rassembla autour de lui, lui exprimant par signes leur étonnement et leur curiosité.

Pendant quelques instans encore, des sanglots convulsifs l'empêchèrent de parler, puis il leur dit : « Je suis Beethoven. »

Alors ils se découvrirent et s'inclinèrent avec un respect silencieux, et Beethoven leur tendait les mains; et les paysans lui serraient et lui baisaient les mains, comprenant que l'homme qu'ils avaient parmi eux était plus qu'un roi.

Et ils le regardaient pour voir ses traits, y chercher l'empreinte du génie et une glorieuse auréole autour de son front.

Beethoven leur tendit les bras, et ils s'embrassèrent tous, le père, la mère, la jeune fille et ses trois frères.

Puis tout d'un coup il se leva, s'assit devant le clavecin, fit signe aux trois jeunes gens de reprendre leurs instrumens, et il joua lui-même ce chef-d'œuvre. Ils étaient tout avertis; jamais musique ne fut plus belle et mieux exécutée.

Quand ils eurent fini, Beethoven resta au clavecin et improvisa des chants de bonheur, des chants d'actions de grâces au ciel, comme il n'en avait pas composés dans toute sa vie.

Une partie de la nuit se passa à l'entendre. C'étaient ses derniers accens.

Le chef de la famille le força d'accepter un lit, mais Beethoven eut la fièvre la nuit; il se leva, il sentit le besoin d'air; il sortit nu-pieds dans la campagne. La nature exhalait aussi une majestueuse harmonie, le vent faisait entrechoquer les branchages ou s'engouffrait dans les allées, et tournait en mugissant et en rompant tout sur son passage. Il resta long-tems dehors; quand il rentra il était glacé. On alla à Vienne chercher un médecin; une hydropisie de poitrine s'était déclarée.

Malgré tous ses soins, le médecin, après deux jours, déclara que Beethoven allait mourir.

En effet, à chaque instant sa vie s'en allait.

Comme il râlait sur son lit, un homme entra, c'était Hummel, son ancien, son seul ami; il avait appris la maladie de Beethoven, et il lui apportait des soins et de l'argent, mais il n'était plus tems, Beethoven ne parlait plus; un regard de reconnaissance fut tout ce qu'il put dire à Hummel.

Hummel se pencha vers lui, et avec le cornet acoustique, au moyen duquel Beethoven pouvait entendre quelques mots prononcés à haute voix, il lui fit part de la douleur qu'il éprouvait de le voir dans cette situation.

Beethoven parut se ranimer, ses yeux brillèrent, et il dit : « N'est-ce pas, Hummel, que j'avais du talent ? »

Ce furent ses dernières paroles, ses yeux restèrent fixes, sa bouche s'entr'ouvrit, et la vie s'exhala.

On l'a enterré dans le cimetière du Dosbling.

ALBUM.

BAINS A ALGER ET ORAN.— On entre dans un vestibule couvert d'un dôme et entouré d'un portique. Au milieu est une fontaine d'eau froide pour le public non payant. On voit paraître des esclaves maures ou des nègres, ayant au cou un amulette en argent attaché à un cha-pelet; leur tête rasée porte une houppe de cheveux; une barbe aiguë leur donne un air satyrique et méphistophélique; ils vous entourent le corps d'une pièce de toile et vous couvrent d'une espèce de voile assez diaphane. Le nègre vous prend par la main et vous conduit sous une pièce voûtée, d'une chaleur modérée, où l'on ne fait que passer, et de là dans l'étuve à 36 degrés, où la vapeur vous saisit. Peu-à-peu la transpiration s'établit, on s'étend sur une natte humide; en même tems les masseurs vous *appréhendent au corps*, en entonnant le chant le plus singulier que j'aie jamais entendu; souvent un nègre fredonne une romance de son pays, tout en vous prenant le corps à tort et à travers. Après le maniement et remaniement exécuté avec une adresse, une dextérité inouïes, commence un frottement universel au moyen d'une espèce d'étoffe en crin très-doux.

A cette opération succède le craquement des articulations; les masseurs s'arrêtent tout juste au point où la douleur commence; ils vous pressent, vous serrent contre leur poitrine, vous retournent les coudes, les genoux; on se croit brisé, et l'on n'éprouve pas le moindre mal. Bientôt ils vous inondent d'eau de savon et d'eau tiède, et vous donnent la main pour vous lever, en vous indiquant par le mot *Basta* que l'opération est finie.

A l'endroit où l'on s'est déshabillé est installé un lit où l'on se couche. Alors apparaît la pipe embaumée, puis une limonade orientale, que je n'osai pas boire la première fois, quoiqu'elle fût excellente; et au moment où je fis signe à l'esclave, qui reste immobile aux pieds du lit, que je voulais partir, on m'apporta du café brûlant, qui surpasse tout ce qu'on peut boire en France; il renferme un parfum, un arôme, une ambrosie énivrante. Rien d'égal ne fut goûté en France.

— A la Tour de Nesle vient de succéder, à la Porte-Saint-Martin, un

drame mille fois plus horrible encore, et dû à la plume éloquentement atroce de M. Alex. Dumas; il s'appelle *le Fils de l'Émigré*; c'est un tissu de crimes et d'effroyables vérités; de chute en chute on tombe à la Conciergerie. La justice a prononcé : les galères et la marque attendent le héros qui doit subir la peine de mort. Aucun des horribles détails, des horribles apprêts, ne sont épargnés aux spectateurs. Le bourreau et ses aides sont introduits; ils viennent faire la *toilette* du condamné, qu'on voit sortir de la prison, les mains liées derrière le dos, les cheveux coupés d'une étrange manière, la figure pâle et décomposée; un ecclésiastique l'accompagne, et lui présente le signe révérend de notre salut!

Un vacarme presque continu, des exclamations, des sifflets, ont accueilli cette représentation d'une épouvantable vérité. A peine a-t-on pu deviner que le marquis, porteur d'un sauf-conduit (car il appartient à la police), s'efforce de le faire accepter à Georges. La mère de ce criminel arrive à son tour, ne sachant pas que son fils n'a plus que peu d'heures à vivre : elle veut se jeter aux pieds du roi. « C'est inutile, ma mère; vous ne seriez point encore arrivée aux Tuileries, que déjà je serais en place de Grève... »

LITHOGRAPHIES NOUVELLES. — Collection de 87 Feuilles à 1 fr. la pièce. Chaque feuille contient un très-grand nombre de sujets, de médaillons, de groupes et de personnages. Les planches que nous avons sous les yeux représentent des *Vues de Paris*, en très-petite dimension; des *Sujets Fantastiques* très-plaisans, des *Groupes de Figures comiques*, des *Costumes Militaires de tous pays*, des *Scènes Chinoises*, etc., etc. Cette collection est connue sous le nom de PETITES MACÉDOINES D'AUBERT, et s'emploie pour le cartonnage, la découpeure, le coloris, etc. Chez AUBERT, éditeur du *Journal de la Caricature*, galerie Véro-Dodat, à qui l'on peut adresser *franco* un bon sur la poste pour la valeur de ce qu'on désire, et qui fera tenir également *franco* les articles, si la demande est de 12 fr. au moins, et si les messageries passent dans la ville du commettant.

A ce Numéro est jointe la planche 915.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.
Coiffure Exécutée par M^{lle} Croizat. rue de l'Odéon N^o 33. Robe en tulle
de fil brodé en Laine des M^{mes} de M^{me} Lavigne Boulevard Poissonnière N^o 18.